

INTERREG IIB MEDOCC “LES VOIES ROMAINES EN MEDITERRANEE”



La chapelle de Saint-Jean-de-la-Pierre à Bard

Dans le cadre du projet Interreg IIB “Les Voies Romaines en Méditerranée” le Service des Biens Archéologiques de l’Assessorat de l’Education et de la Culture de la Région Autonome Vallée d’Aoste s’est employée à l’étude et à la valorisation des tronçons, de sites significatifs et d’infrastructures de la voie romaine sous le rapport de leur lien avec l’environnement et les spécificités propres au territoire traversé, dans une perspective qui dépasse la période romaine et considère la “longue durée” de cette route. Dans cette optique on a considéré le territoire de la basse Vallée d’Aoste, entre Châtillon et Saint-Vincent et la Val d’Ayas. A Bard, en plus des relévés des substructions de la route romaine, on a analysé la chapelle de Saint-Jean-de-la-Pierre, qui constitue un cas particulièrement évident d’utilisation persistante de la route depuis l’époque romaine jusqu’au bas Moyen-Age.

On fait pour la première fois mention de l’église dans un document sans date, que Frutaz¹ cite le premier: *«Item sciendum est quod Otton de Bardo, dominus Vuillermus frater domini Hugonis, Reynerius filius dicti Hugonis, Rossetus filius domini Vuillermi de Bardo seu de Sancto Martino, et plures alii de illo genere sunt sepulti in coemeterio seu ecclesia Sancti Johannis de pena (sic) - (de petra) - , prout audivit dici dictus Jacobus dominus de Sarro.»*²

Selon ce document, l’édifice sacré fut donc une véritable chapelle funéraire destinée à quelques-uns des seigneurs de Bard. En effet, aux dires mêmes de Giacomo, seigneur de Sarre, furent enterrés ici «Ottonne, Guglielmo frère d’Ugone, Ranieri, fils d’Ugone et Rosseto fils de Guglielmo», personnages qui vécurent du XII^e au XIII^e siècle.³

La deuxième mention est malheureusement beaucoup plus tardive (1530); en effet, c’est la première fois que l’on mentionne explicitement en hôpital, mais ce n’est que pour indiquer sa précédente “collation” avec celui de Rumeysan à Aoste;⁴ il s’agit donc d’un contexte où l’institution hospitalière et à considérer désormais en déclin. Plus d’un siècle plus tard, en 1654, l’hospice a déjà disparu de la liste des biens de l’Ordre de Saint Jean de Jérusalem dans l’acte de vente déposé à la prévôté du Mont-Joux.⁵ La courbe de vie de l’édifice est de toutes façons engagée dans sa phase descendante et de fait, dans les visites pastorales datant de 1700-1717, «la chapelle est assez bien quant à la bâtisse, sans parements à la réserve de la pierre sacrée, se servant des parements de l’église de Bard».⁶ Quelques dizaines d’années plus tard, en 1752, à l’occasion du transfert des biens de la Prévôté du Mont-Joux à l’Ordre des Saints Maurice et Lazare, ce dernier ne prend pas en charge la chapelle parce que sa rente est trop modeste et ne lui permet pas de toute évidence de se suffire à elle-même.⁷ L’édifice sera ensuite ravagé par les travaux de réfection de la route du

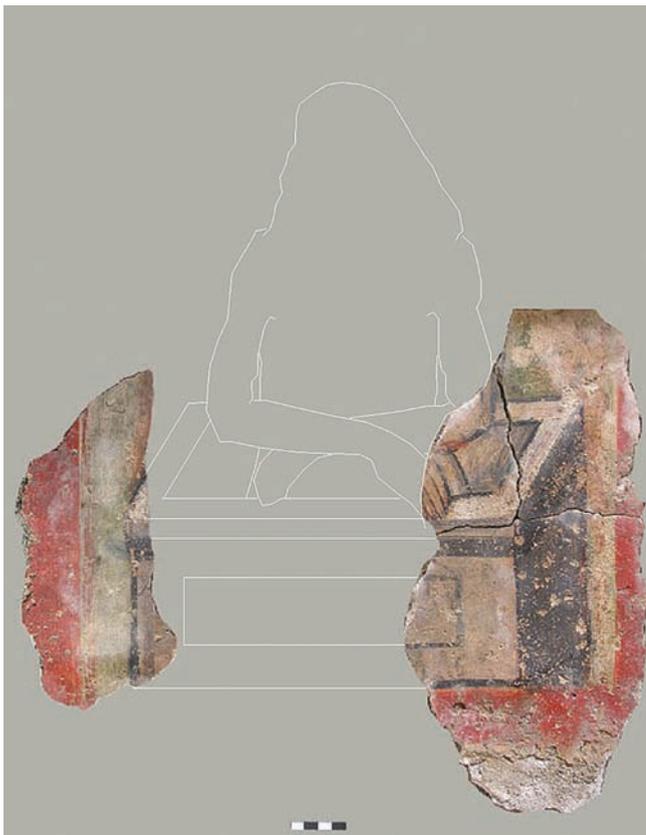
fort de Bard en 1780-1781,⁸ pendant lesquels on abattit la sacristie pour adoucir la pente de la route en surélevant son assiette, qui avait jusqu’alors conservé celle de l’antiquité tardive. Bien que ces travaux aient comporté des mutilations et réduit l’accessibilité de l’église, qui se retrouva coincée entre les nouvelles substructions et la montagne, elle restera encore lieu de culte au moins jusqu’en 1785⁹ (fig. 1).

La fonction première de l’église de Saint-Jean-de-la-Pierre cessa au début du XIX^e siècle et elle perdit son toit peu de temps après, à la suite d’un effondrement;¹⁰ elle tomba alors dans l’oubli, exception faite de l’ouvrage de Marguerettaz¹¹ (1879) et, plus tard, de la découverte du document le plus ancien de la part de Frutaz (1891).¹² Enfin, en 1974, Franco Mezzena, du Service des Biens Archéologiques, dirigea le premier nettoyage de l’intérieur de l’église, qui permit de récupérer des fragments du revêtement mural interne, en partie blanc et en partie présentant des restes de peintures décoratives. L’intérieur était en effet décoré, comme l’atteste aujourd’hui un petit fragment de revêtement portant des traces de couleur rouge, conservé sur le côté droit de l’imposte du cintre du presbytère. Comme on le dira plus tard, la même technique de décoration fut appliquée également sur la façade extérieure. Les fragments récupérés en 1974 concernent des éléments décoratifs dont on ignore l’emplacement qu’il aurait peut-être été possible de définir si on en avait établi une carte au moment de leur découverte. On a identifié parmi ces fragments des morceaux du cadre d’un panneau décoré de fins motifs en rouge, alors que quatre autres fragments, partiellement recomposables,



1. L’église de Saint-Jean-de-la-Pierre, la route moderne (fin du XVIII^e siècle) et les substructions de la route romaine des Gaules (I^{er} siècle av. J.-C.). (A. Vanni Desideri)

appartenait à un panneau figuratif entouré d'un cadre rouge, qui limitait un espace d'une largeur d'au moins 80 cm, où étaient représentés le sépulcre et le Christ souffrant (fig. 2).



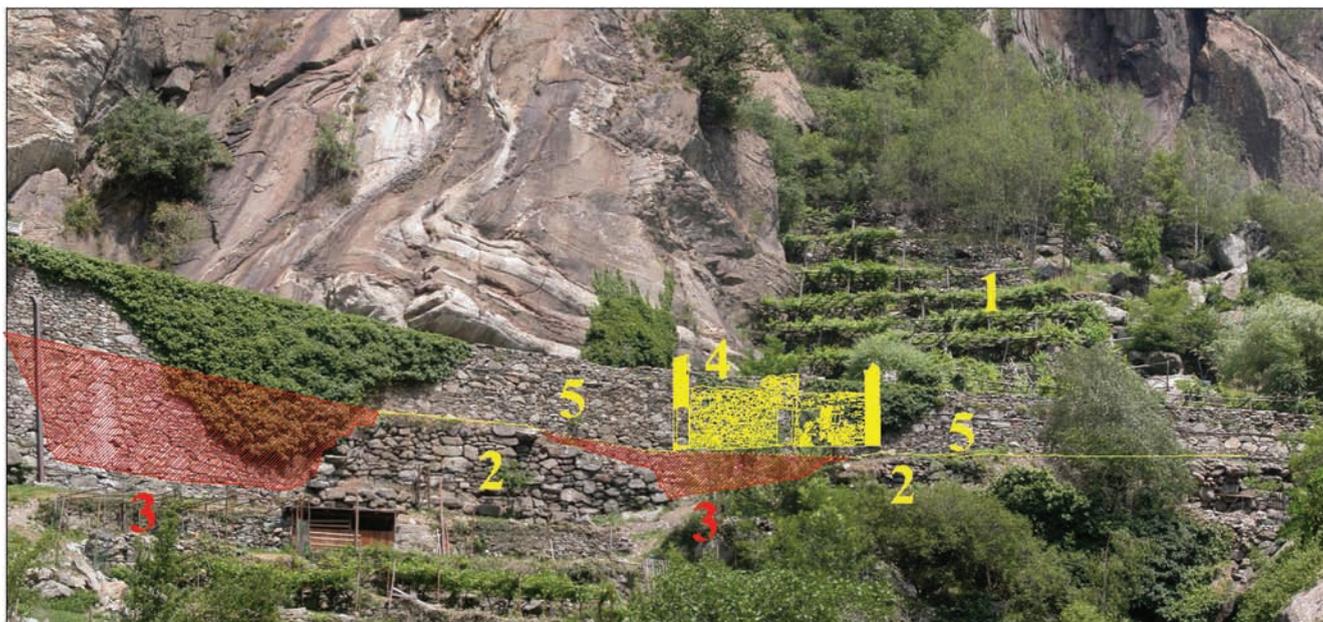
2. Fragments d'enduit peint provenant de l'intérieur de la nef (restitution Mezzena 1974) avec l'iconographie du Christ douloureux (fin du XV^e siècle?). (A. Vanni Desideri)

Méthode de lecture archéologique du site

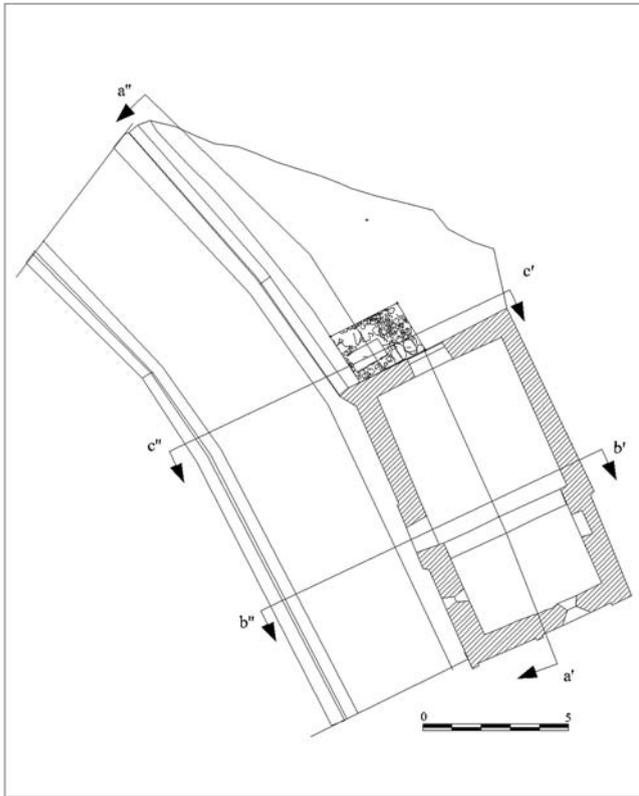
Le site a été analysé selon un système de lecture non destructrice qui part des Unités Topographiques¹³ pour aller aux Unités Stratigraphiques de Revêtement,¹⁴ de façon à pouvoir enrichir le réseau continu de rapports stratigraphiques et déterminer ainsi la position chronologique, au moins relative, de chaque élément stratigraphique (fig. 3 à 5).

Ensuite, on a effectué une campagne de prospections géophysiques, effectuées selon la méthode de la Tomographie de Résistivité électrique (ERT),¹⁵ dans le but de repérer la présence d'éventuelles structures ensevelies en se basant tant sur la position de l'église par rapport à la route romaine que sur des sources historiques prouvant la présence de sépultures de membres de la famille des seigneurs de Bard.¹⁶ L'acquisition de données de ce type s'est d'ailleurs révélée nécessaire pour orienter de façon plus pertinente le programme d'approfondissement de la recherche à l'aide de sondages stratigraphiques. Les prospections n'ont pas pu être exécutées dans les zones latérales et à l'arrière de la nef, en raison des conditions défavorables du terrain; il aurait pourtant été très utile de pouvoir y vérifier la présence d'édifices disparus, surtout pour déterminer l'éventuelle présence d'un hôpital dont la structure aurait été indépendante de l'église.

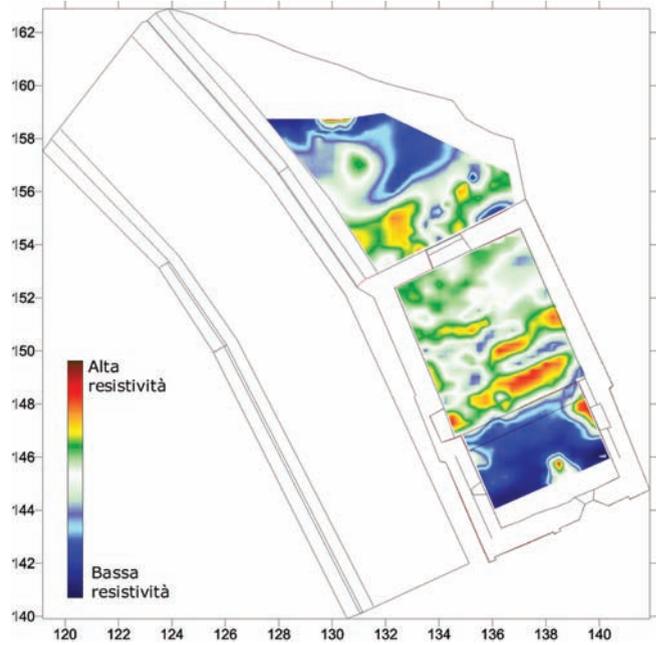
Les recherches effectuées jusqu'à présent dans la nef et dans la zone du parvis ont mise en évidence les anomalies les plus importantes de la conductivité jusqu'à un mètre de profondeur du terrain (fig. 6). A 40 cm de profondeur sous le parvis la distribution des valeurs moyennement élevées de résistivité délimite une zone quadrangulaire sur le côté Sud-Ouest de l'entrée de l'église. Ensuite, on a une zone dont la résistivité se maintient élevée dans toute la nef de la chapelle, pour s'interrompre nettement en direction sud-est, presque au niveau de l'arc de triomphe. On note, en outre, une solution de continuité dans la distribution de la résistivité du côté Nord-Ouest, exactement au niveau de l'accès par la façade.



3. Vue du site du Sud-Ouest, avec indication de l'évolution topographique et séquence des Unités Topographiques. (A. Vanni Desideri)



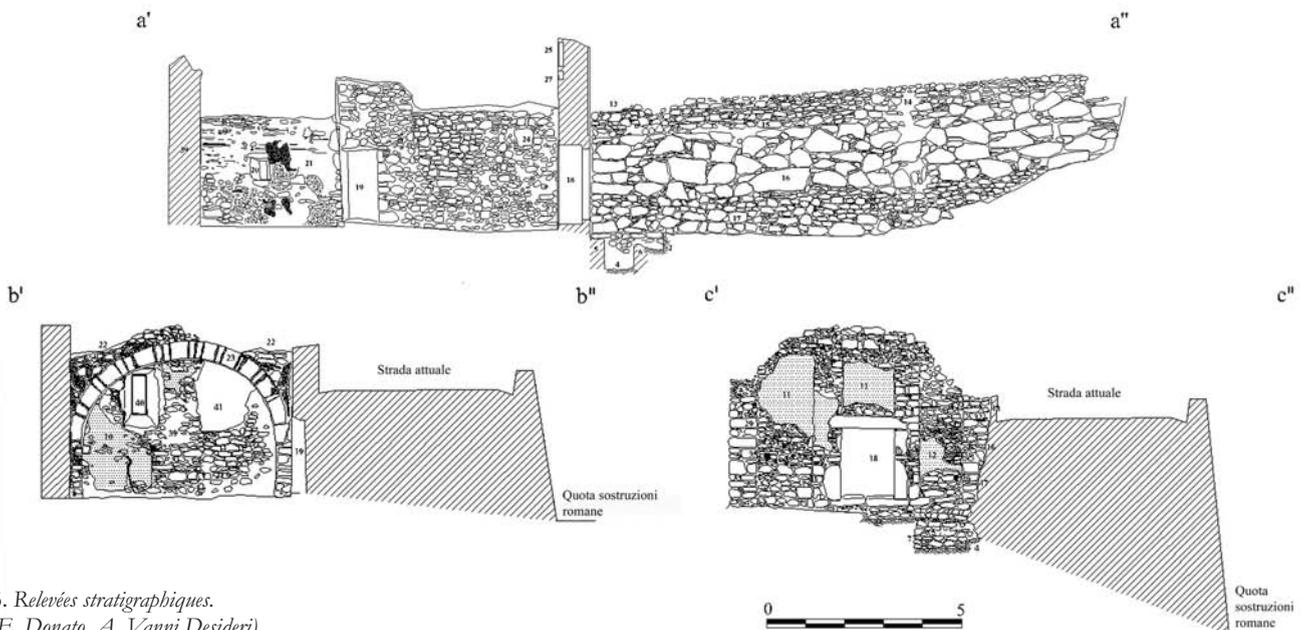
4. Plan de l'église et du sondage.
(E. Donato, A. Vanni Desideri)



6. Tomographie de résistivité électrique
à la profondeur de 40 cm de la surface
de campagne. (P. Mauriello)

Au terme de ces recherches non-destructives et sur la base des résultats qu'elles ont fourni on a exécuté un sondage stratigraphique¹⁷ dans la zone du parvis, dans le double but de vérifier certains résultats des recherches diagnostiques géophysiques et d'acquérir des données sur la chronologie des unités stratigraphiques en maçonnerie.¹⁸ En particulier, le sondage archéologique a été effectué entre la porte de l'église et l'angle droit de la

façade, où se rejoignent les structures de soutènement de la chaussée actuelle. Le choix du secteur a été dicté par la nécessité d'établir la chronologie relative entre l'église et les structures de la route qui l'oblitérent progressivement. Malheureusement, il n'a pas été possible d'atteindre les niveaux de terrain au dessous des soubassements de l'édifice sacré, en raison des dimensions limitée de la surface du sondage et de la profondeur des couches stratigraphiques; la séquence stratigraphique examinée ne concerne donc que la dernière période d'utilisation de l'église et les phases qui suivirent son abandon.



5. Relevés stratigraphiques.
(E. Donato, A. Vanni Desideri)

La reconstitution de la séquence des phases

La phase 1 est celle de la viabilité romaine documentée à cet endroit par les substructions (fig. 3, UT2) visibles à la base de l'assise de la route actuelle, aux pieds de l'éperon rocheux exposé à l'Ouest. Ces structures sont techniquement identiques à celles que l'on a examinées plus loin dans le village et qui sont formées de pierres de grandes dimensions simplement fendues et, dans ce cas, sans aucun travail de finition, contrairement à celles des substructions de la route ancienne dans le bourg.

Au cours de la phase II, un éboulement part de l'éperon rocheux au-dessus de la route et crée une grande surface conoïde (fig. 3, UT1). L'existence de larges lacunes dans les substructions (UT3), sur plusieurs mètres en longueur et en hauteur, au niveau de la base de la surface conoïde, laisse supposer que cet éboulement a été la cause de leurs dégâts, que l'on peut d'ailleurs difficilement attribuer à des facteurs anthropiques. On n'a pas d'informations sur la chronologie de cet événement, qui de toutes façons ne peut s'être produit à l'époque romaine, vu les aspects techniques de la réparation des dégâts et de la remise en état de la route.

La phase III correspond à la réparation de la route après la conclusion de la phase précédente, mais elle n'a de toutes façons pas de preuves archéologiques sur le site. La réparation de la surface de la route en galets que l'on peut voir tout à fait au Nord du tronçon de voie romaine découpé dans le rocher à la sortie de Donnas est de la même époque et sa fonction est analogue. Tout comme la structure identique visible dans le virage qui précède le site de Saint-Jean et qui forme saillie par rapport à la route actuelle.

C'est au cours de la phase IV et à côté du tracé de la voie romaine, peut-être déjà réparée au Moyen-Âge, et dans le renforcement de la montagne envahi par la structure conoïde produite par l'éboulement, que l'on construit l'église de Saint-Jean-de-la-Pierre (fig. 3, UT4).

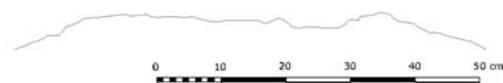
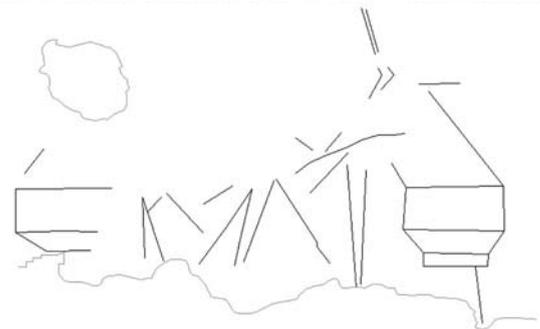
Le *terminus ante quem* de cette phase est fourni par les documents d'archives et par le document cité plus haut, malheureusement sans date mais qui fait de toutes façons allusion aux sépultures de membres de la famille des seigneurs de Bard vécus entre le XII^e et le XIII^e siècle.¹⁹ Par contre, c'est beaucoup plus tard, en 1530, que l'on fait mention de l'hôpital pour la première fois, quand il est "collationné" au plus important hôpital johannite, celui de San Giovanni di Rumeyran à côté d'Aoste,²⁰ fondé à la moitié du XII^e siècle, date approximative, qui a été attribuée aussi à la fondation de Saint-Jean-de-la-Pierre, bien qu'on n'ait en réalité, dans ce cas, aucun document pour en attester. Selon certains auteurs, on arriverait à la même conclusion par les analogies de formelles et de style avec d'autres églises: par exemple, le presbytère carré, éclairé par deux fenêtres rectangulaires peut être comparé à celui de la chapelle du château de Villa.²¹

Un problème irrésolu reste celui de l'emplacement de l'hôpital, qui a déterminé la fondation de l'église elle-même. Des considérations topographiques et morphologiques portent à exclure qu'il se soit trouvé à côté du lieu de culte et il semble également difficile de penser, comme quelqu'un l'a fait,²² qu'il pouvait être situé à un niveau plus bas, qui se trouve actuellement entre la route

et la voie ferrée, car il aurait pu facilement être endommagé par les inondations de la Doire. Dans l'attente de données supplémentaires, il nous reste la possibilité de supposer une identité de structure entre l'église et l'hôpital, plutôt fréquente dans les petits établissements destinés au Moyen-Âge à l'assistance et disséminés dans les campagnes.²³

La construction du presbytère s'est avérée contemporaine de celle de la voûte, et on a donc pu en établir les étapes du chantier. On a tout d'abord construit les parois latérales et on a ensuite posé les cintres pour la construction de la voûte et de son arc de triomphe tourné vers la nef. Puis, on a construit la voûte et ensuite, le travail des cintres n'étant pas encore terminé, on a érigé le mur du fond jusqu'à l'intrados de la voûte. La manière de procéder est clairement indiquée par l'empreinte que les culées des axes de cintres ont laissée sur le mortier placé entre l'intrados de la voûte et le parement qui ferme le presbytère.

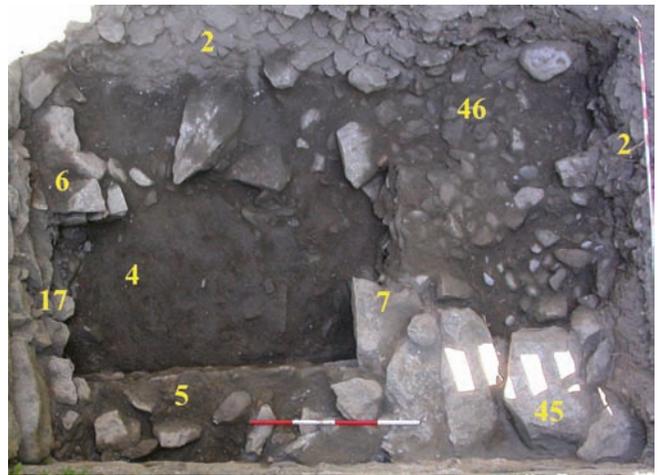
Cet élément indique avec certitude que la construction de la voûte s'est faite en même temps que celle des murs extérieurs du presbytère; ce dernier, ne laissant voir aucune interface avec les murs de la nef peut donc être



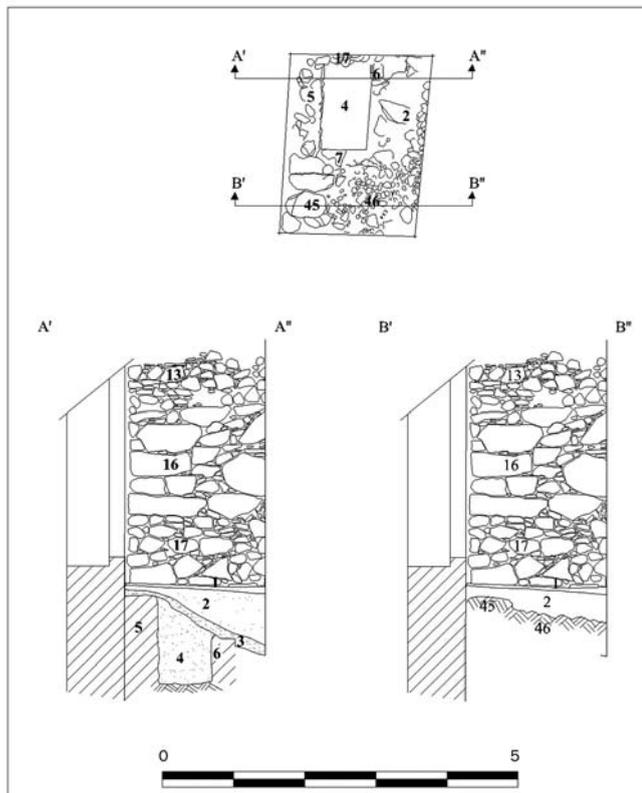
7. La portion d'enduit au-dessus du portail. Les lignes directrices gravées à fresque montrent l'iconographie de la Vierge sur un trône (fin du XV^e siècle?). (A. Vanni Desideri)

considéré à son tour contemporain de toute la structure actuelle de l'église. L'analyse des fragments de revêtement mural nous porte elle aussi à la même conclusion, celle d'une construction unitaire. L'édifice devait être tout entier recouvert d'enduit, comme le révèle également la composition des décorations murales. En effet, on peut encore voir sur le côté droit de la voûte du presbytère un petit fragment d'enduit avec des traces de couleur. Il a été directement posé sur le mortier qui garde l'empreinte des cintres et montre ainsi qu'il s'agit du premier revêtement, posé juste après la construction de l'édifice.

La construction de la façade est suivie de l'apposition (US 46) d'une ou deux marches d'accès à la porte et de la pose du sol du parvis (US 45). Ce dernier est constitué d'un niveau de terrain avec de nombreuses pierres de dimensions modestes qui forment un plan légèrement incliné vers le Nord-Ouest.



9. Vue zénithale du sondage archéologique.
(A. Vanni Desideri)



8. Plan et coupes du sondage archéologique.
(A. Vanni Desideri)

La phase V est celle de la décoration picturale de l'édifice, tant interne qu'externe, et de la réalisation d'une tombe en maçonnerie contre la façade; malheureusement l'état de conservation des restes ne permet pas d'établir la chronologie de ces travaux. La peinture a été appliquée sur un enduit composé, du moins pour ce qui est de la façade, d'un épais revêtement (USR 10), couvert d'une couche légère d'enduit (USR 11), qui s'est surtout conservé sur la surface comprise entre les deux parastates centraux, au-dessus de l'accès frontal, près de l'angle droit de la façade; il a été protégé par les substructions de la route qui s'y sont appuyées et même des traces de peinture ont pu subsister. La fresque qui était au dessus du portail a entièrement disparu mais on peut encore faiblement

entrevoir les lignes préparatoires gravées dans l'enduit et en déduire le sujet représenté: très probablement, une Vierge en majesté avec l'Enfant, à en juger des accoudoirs d'un trône, faciles à distinguer, et du drapé des vêtements de Marie (fig. 7). De nombreux fragments d'enduit peint retrouvés dans les couches plus superficielles de la stratigraphie (phase VII, US 2 et 3) et des morceaux de surfaces peintes subsistant sur la façade montrent qu'elle était probablement entièrement décorée. On avait en outre placé à l'intérieur le panneau, déjà mentionné, figurant le Christ souffrant (fig. 2).

Cette décoration devrait être antérieure au XVI^e siècle, selon les schémas iconographiques fournis par les quelques fragments lisibles; mais, plus précisément, on peut la situer très vraisemblablement à la fin du Moyen-Age. En effet, en se basant sur les sources écrites, en 1530 l'institut est déjà en "collation" avec l'hôpital de Rumeyran d'Aoste,²⁴ ce qui ferait remonter à une date nettement antérieure la réalisation d'une décoration picturale aussi importante.

Dans le secteur du parvis, appuyée aux fondations de la façade à droite du portail, on a réalisé une sépulture. La cavité, rectangulaire, est entourée de murs en pierres fendues (USM 5, 6, 7); les parois internes sont recouvertes d'un mortier soigneusement étalé; et elle était à l'origine recouverte d'une petite voûte également en pierre (fig. 8-9). Le rapport stratigraphique entre la sépulture et la construction du parvis et de l'accès est rendu évident par le fait que le mortier qui unit la structure de la tombe débordé jusqu'à la base de la marche d'accès (US 46), qui devait donc déjà exister. Malheureusement, la sépulture a été déjà endommagée dans la phase suivante et il ne reste de l'intérieur, désormais rempli par les niveaux (US 4) de la route voisine progressivement rehaussée, que 14 petits clous d'un cercueil et une molaire humaine à la surface masticatoire très abîmée (fig. 10).

Dans la phase VI l'église est incluse dans la vente des biens de l'Ordre de Saint Jean à la Prévôté du Mont-Joux, le 7 novembre 1654, tandis que l'hôpital n'est désormais plus cité.²⁵ On peut observer, à ce propos, que la disparition de l'hôpital des textes peut moins s'expliquer par l'abandon d'une structure hospitalière physiquement indépendante de l'église, dont par ailleurs il n'y a aucune trace sur le



10. Unité Stratigraphique 4: molaire humaine (vue latérale et occlusale) et clous appartenant à la sépulture. (A. Vanni Desideri)

terrain, que par la fin du rôle assistentiel de Saint-Jean-de-la-Pierre, en lent et progressif déclin. Nous sommes d'ailleurs dans une période historique où se fait jour une tendance générale à la concentration de l'assistance (appelée "réforme hospitalière")²⁶ autrefois assurée par un réseau de petits instituts disséminés sur le territoire, dans des hôpitaux plus importants et presque toujours situés dans les villes.²⁷

Le déclin s'accroît même au siècle suivant, quand l'église se voit privée de ses parements,²⁸ jusqu'à ce qu'en 1752, la modestie de ses rentes entraîne même le refus de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare d'en assumer la propriété.²⁹

C'est dans cette phase que se situe la première intervention massive sur la route qui côtoie l'église. Elle avait fondamentalement gardé jusqu'alors l'aspect postérieur aux réparations entraînées par les dégâts causés par l'éboulement sur la voie romaine, et justement à l'hauteur de la chapelle présentait un changement immédiat d'inclinaison. Ce détail est documenté par les sources écrites datant de 1780-1781,³⁰ qui le présentent comme une des causes qui entraînèrent cette année-là les travaux de modification de la route entre Donnas et Bard, dans un contexte historique d'intérêt renouvelé pour l'efficacité des fortifications et de leurs infrastructures. Après la démolition de la sacristie,³¹ à laquelle il semble qu'on accédait par la porte latérale (USM 19), on réalise la substruction (USM 17) en pierres sèches fendues de dimensions moyennes, disposées en files plus ou moins régulières, pour obtenir un premier rehaussement de la chaussée et donc une pente plus harmonieuse (fig. 4, UT 5; fig. 5).

Par conséquent, le parvis est modifié par ces importants travaux qui endommagèrent la tombe (fig. 11). Celle-ci perd une grande partie de sa maçonnerie côté Nord-Ouest, qui ne survit qu'en petite partie (fig. 11, USM6) alors que sa voûte s'écroule vers l'intérieur, où va se former un dépôt de sable et de gravier (fig. 11, US 4). La composition de ce dernier qui pourrait, dans d'autres conditions topographiques (plaine ou fond de vallée), faire penser à

un dépôt, naturel fluvial, porte à supposer, au contraire, une origine artificielle, permettant d'émettre l'hypothèse qu'il s'agit d'un mélange fabriqué pour des travaux de la route, du genre Mc Adam, utilisé à partir de la fin du XVIII^e siècle.

Aucune modification sur l'église elle-même n'a été constatée; elle se trouvait d'ailleurs au terme de sa première phase d'utilisation. La seule intervention dont on ait trace est celle de la pose d'un nouvel enduit (USR 12), de couleur grise, sur les restes de la couche datant de la fin du Moyen-Age, une œuvre, donc, de manutention simple et économique pour un édifice de culte qui était déjà condamné par le projet de travaux de voirie, bien qu'il résulte encore officié au moins jusqu'en 1785.³²

Au cours de la phase VII, on réalise USM 16, reliée à un nouveau rehaussement de la route dont la date est incertaine, mais qui est certainement postérieur à 1785. Il s'agit de la première structure sans aucun doute incompatible avec l'utilisation de l'église, car elle ferme définitivement l'accès au parvis.

C'est alors que se déposent les couches les plus superficielles des fouilles (US 1-3), très probablement à proximité de l'événement qui représente le point de non-retour dans l'histoire de l'édifice sacré, à savoir l'écroulement du toit, qui s'était déjà produit avant 1820 et qui est causé, selon Simonotti, par l'écroulement du mur de soutènement de la route.³³ Ces mêmes couches expliquent d'ailleurs de façon évidente le détachement progressif des décorations picturales des parois internes et de la façade.

Le niveau le plus ancien (US 3) est constitué d'une mince couche de limon sablonneux jaunâtre, uniquement dans le secteur de la tombe et fortement en pente vers Nord-Ouest, qui confirme l'abandon de l'église. Il est en effet pratiquement stérile, exception faite de fragments d'enduit qui témoignent des premiers détachements de la décoration de la façade. Il est suivi de la bien plus puissante US 2; il s'agit d'un terrain sableux noirâtre avec des pierres fendues et des graviers, qui proviennent peut-être d'un cailloutage à la surface presque horizontale et régulière, qui marque la réalisation d'un équilibre des accumulations sur le parvis, signe de la transition des



11. Section Ouest du sondage. (A. Vanni Desideri)

niveaux d'une pente accentuée à des surfaces horizontales. Cette couche contient de nombreux fragments d'enduit prouvant ainsi que l'essentiel du décolllement s'est produit pendant sa déposition. On y distingue des morceaux tout blancs et d'autres peints en rouge, brun ou vert, dont certains fragments sont particulièrement intéressants: plusieurs présentent deux couches d'enduit, une rouge recouverte d'une blanche, témoignant d'un ravalement de la façade comme le prouvent d'ailleurs les fragments conservés sur les murs. De plus, un fragment, en particulier, révèle le procédé adopté pour la décoration figurative de la façade. En effet, on peut y voir le schéma de la décoration gravé dans l'enduit et recouverte ensuite de couleur rouge, selon le même procédé employé pour réaliser le panneau de la Vierge en majesté au-dessus du portail. On y trouve également des fragments de céramique glaçurée, de briques,³⁴ grumeaux de mortier et d'os d'animaux avec des traces d'abattage. Enfin, se produit la couche de terrain (US 1) qui forme le niveau de campagne et contient des céramiques de cuisine achromes et glaçurées, dont les formes ne sont pas identifiables, et un fragment de tuyau de pipe en terre blanche, probablement datable entre le XVIII^e et le XIX^e siècle,³⁵ ainsi que des éléments de bâtis en fer.

[Antonina Maria Cavallaro, Andrea Vanni Desideri*]

- 1) F.-G. Frutaz, *Recueil de chartes valdôtaines antérieures au XV^e siècle*, "Bulletin de l'Académie Saint Anselme", XV, 1891, p. 190-191.
- 2) On doit la transcription à G.G. Rivolin, *Uomini e terre in una signoria alpina. La castellania di Bard nel Duecento*, Aoste 2002, p. 86 note 5.
- 3) Pour la généalogie des seigneurs de Bard voir G.G. Rivolin, *Uomini...*, p. 28 à 35. M. Marguerettaz, *Quatrième partie du mémoire sur les anciens hôpitaux de la Vallée d'Aoste*, "Bulletin de la Société Saint Anselme", X, 1879, p. 117 à 125.
- 4) M. Simonotti, *Bard. La chapelle de Saint-Jean-de-la-Pierre*, "Le Flambeau", 135, 1990, p. 10.
- 5) M. Simonotti, *Bard...*, p. 10-11.
- 6) M. Simonotti, *Bard...*, p. 11.
- 7) M. Simonotti, *Bard...*, p. 11-12.
- 8) M. Simonotti, *Bard...*, p. 12.
- 9) M. Simonotti, *Bard...*, p. 12.
- 10) M. Simonotti, *Bard...*, p. 11 à 13.
- 11) M. Marguerettaz, *Quatrième...* p. 117 à 125.
- 12) F.-G. Frutaz, *Recueil...*, p. 190-191.
- 13) Dorénavant UT. Pour le concept d'unité topographique en archéologie, voir le système de lecture et de documentation proposé alors dans A. Ricci, *La documentazione scritta nella ricognizione archeologica sul territorio: un nuovo sistema di schedatura*, "Archeologia medievale", X, 1983, p. 495 à 506 et, plus récemment, F. Cambi, N. Terrenato, *Introduzione all'archeologia del paesaggio*, Firenze 1994.
- 14) Dorénavant USR.
- 15) Pour les systèmes de prospection géophysique en archéologie voir G. Santarato, *Le indagini preventive: la diagnostica non invasiva*, dans *Metodologie per lo scavo archeologico. Il caso di Isernia La Pineta (Molise)*, sous la direction de A. Minelli et C. Peretto, Isernia 2003, p. 43 à 61.
- 16) Les recherches ont été dirigées par Paolo Mauriello et Vincenzo Compare de l'Université du Molise.
- 17) Le code du sondage est 009-0001/02.
- 18) Pendant les fouilles, Alessandra Armirotti, étudiante à l'École de Spécialisation en Archéologie à l'Université de Gênes, a recouvert le rôle précieux d'assistante de chantier. Le sondage a été effectué dans sa phase initiale par la main d'œuvre de la Surintendance des Biens Culturels (Direction des Biens Architecturaux), remplacée ensuite par celle de l'entreprise Giovinazzo - Aoste.
- 19) G.G. Rivolin, *Uomini...*, p. 28 à 35, p. 86, note 5.
- 20) M. Simonotti, *Bard...*, p. 10.
- 21) B. Orlandoni, *Architettura in Valle d'Aosta. Il Romanico*, Ivrea 1998, p. 99.
- 22) M. Marguerettaz, *Quatrième...*, p. 123 à 125.

- 23) Voir à ce propos I. Moretti, *Ospedali lungo la via Francigena in Toscana*, dans *Le vie del Medioevo. Atti dei Convegni*, Turin 1998, p. 50.
- 24) M. Simonotti, *Bard...*, p. 10.
- 25) M. Simonotti, *Bard...*, p. 10-11.
- 26) G. Cosmacini, *Storia della medicina e della sanità in Italia*, Bari 1988, p. 53 à 61.
- 27) Voir, à ce propos, l'exemple toscan cité dans A. Vanni Desideri, *Aspetti della documentazione materiale di ospedali medievali toscani*, dans *Le vie del Medioevo. Atti dei Convegni*, Torino 1998, p. 19-20.
- 28) M. Simonotti, *Bard...*, p. 11.
- 29) M. Simonotti, *Bard...*, p. 11-12.
- 30) M. Simonotti, *Bard...*, p. 12.
- 31) M. Simonotti, *Bard...*, p. 12.
- 32) M. Simonotti, *Bard...*, p. 12.
- 33) M. Simonotti, *Bard...*, p. 11 à 13.
- 34) Pour la présence de briques, on peut rapprocher ce niveau, postérieur à 1785, aux briques plus anciennes de la Tour du Baillage à Aoste, datés archéologiquement entre 1730 et 1775 (A. Vanni Desideri, *Analisi archeologica degli elevati della Torre dei Balivi in Aosta. Lettura stratigrafica delle murature*, 2003, rapport présenté au Service des Biens Archéologiques de la Région Autonome Vallée d'Aoste, p. 17).
- 35) Pour un rapprochement valdôtain de cette chronologie voir: A. Vanni Desideri, *Considerazioni sul materiale provenient dalla cappella di San Grato à Aoste*, dans *La cappella di San Grato ad Aosta. Indagine stratigrafica e storico-documentaria su un sito urbano*, sous la direction de A.M. Cavallaro, G. De Gattis et A. Sergi, Rome 1993, p. 65 à 88.

* Archéologue, consultant.